Révisionnisme et négationnisme

Présentation

Revisionnisme en negationnisme

Daniel Acke

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/4125>

DOI : 10.4000/temoigner.4125

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 53-63

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Daniel Acke, « Révisionnisme et négationnisme », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 122 | 2016, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 03 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/4125> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.4125>

DOSSIER

→ Sous la direction de
Daniel Acke

RÉVISIONNISME et NÉGATIONNISME

Au sens strict, le négationnisme est la « doctrine niant la réalité du génocide des Juifs par les nazis, notamment l'existence des chambres à gaz. » (Larousse en ligne) ; par extension, le terme désigne la négation d'autres génocides et d'autres crimes contre l'humanité. La littérature sur le négationnisme est abondante. Il existe des études sur le sujet dans de nombreux pays ainsi que des biographies de négationnistes. Les stratégies argumentatives et rhétoriques des négationnistes ont été largement décryptées. Des sites internet démontent systématiquement leurs sophismes. Si les informations fiables sur le phénomène ne font pas défaut, il est cependant indispensable d'y revenir encore et toujours, et ce, pour plusieurs raisons.

Pourquoi un nouveau dossier sur le négationnisme ?

Tout d'abord, le négationnisme relève du phénomène général du déni, comme posture intellectuelle et psychologique. Si l'on veut que la démocratie puisse compter sur des citoyens qui pensent réellement par eux-mêmes, il est nécessaire de promouvoir inlassablement l'argumentation rationnelle et de mettre en garde contre tout déni de réalité, en particulier lorsque des questions morales sont en jeu. En ce sens, nier un génocide représente un cas particulier d'une déficience plus générale de la pensée consistant à refuser de regarder les faits en face ; à ce titre, le phénomène prend place parmi les études sur les illusions de toutes sortes, la duperie, la pensée conspirationniste, la dissonance cognitive, l'aveuglement devant la réalité historique... Ensuite, il s'avère que le négationnisme, si l'on ne considère que celui à propos de la Shoah, ne se présente pas comme un phénomène statique, immuable, mais épouse les fluctuations de l'histoire et les trans-

formations de la culture. Tout en restant plus ou moins inchangées sur le fond, les thèses négationnistes s'adaptent habilement à l'état des connaissances historiques et aux mutations sociétares de toutes sortes, parmi lesquelles la prise de conscience mémorielle grandissante. Les négationnistes mettent à profit les aléas politiques et sociaux du moment et tissent des alliances nationales et internationales opportunistes. En outre, à côté de formes grossières et pauvrement argumentées du négationnisme ont surgi des versions plus subtiles, se donnant des airs de scientificité, si bien qu'elles s'avèrent plus fastidieuses à démonter. Enfin, le négationnisme ne concerne pas seulement la Shoah, mais d'autres génocides, notamment plus récents, comme celui des Tutsi au Rwanda, à propos desquels il existe des polémiques encore brûlantes, impliquant de surcroît d'éventuelles responsabilités de la part de certains États démocratiques.

Avant de préciser en quoi les différents articles réunis dans ce dossier contribuent à un traitement actualisé du phénomène négationniste, il est opportun de faire au préalable l'inventaire de ce dernier, en répondant à quelques questions élémentaires : qu'est-ce que le négationnisme ? Quand, comment et où se développe-t-il ? Qui sont les négationnistes ? Comment procèdent-ils ? De quelle manière propagent-ils leurs idées ? Comment combattre le négationnisme ?

Qu'est-ce que le négationnisme ?

La définition rappelée plus haut a le mérite de la clarté, mais lorsque l'on est confronté à la réalité multiple du phénomène, on bute immédiatement sur les nuances entre ses diverses manifestations et sur autant de degrés dans la négation. En France, à la fin des années soixante-dix, lorsque des négationnistes comme Robert Faurisson apparaissent soudain sous les feux des projecteurs, leur négation se focalise de manière assez brutale sur les chambres à gaz. Or il y a une manière plus insidieuse de nier. En 1980, l'historien allemand Ernst Nolte donna une nouvelle lecture des crimes nazis, interprétée comme une réaction aux horreurs commises par l'Union soviétique. Selon Nolte et quelques autres historiens allemands, en somme, les crimes nazis n'auraient pas été très différents des autres atrocités perpétrées pendant la Seconde Guerre mondiale. Peu après, le philosophe Jürgen Habermas protesta contre Nolte, l'accu-

sant de « révisionnisme », déclenchant ainsi le *Historikerstreit* (« Querelle des historiens ») en Allemagne. On le voit, contrairement au négationnisme, le révisionnisme, entendu en ce sens, ne met pas en question les faits historiques eux-mêmes, mais relativise la spécificité des crimes et la responsabilité de leurs auteurs, souvent à travers un discours non exempt d'insinuations et d'ambiguïtés. (À ce titre, la démarche de Nolte se distingue, du reste, du révisionnisme défini comme une remise en question toujours légitime et indispensable des vérités historiques données à la lumière d'informations nouvelles.) Pour prendre un exemple plus récent, certains responsables français ont évoqué, à l'époque du génocide des Tutsi au Rwanda, des « massacres », des « affrontements interethniques », niant qu'il y ait eu un plan concerté de génocide, lequel se serait développé spontanément, provoqué par l'attentat contre l'avion du président rwandais. Malgré la différence de nature entre les deux phénomènes, cela n'a guère de sens de traiter séparément le négationnisme et le révisionnisme. L'expérience historique prouve en effet qu'il n'y a pas de frontière étanche entre les deux, comme l'ont bien montré les travaux de Valentina Pisanty. Un même individu peut aisément passer du révisionnisme au négationnisme, comme l'attestent les cas de l'ancien déporté Paul Rassinier et de l'historien David Irving. Inversement, on a vu, après la guerre, des criminels nazis adopter une posture révisionniste, à partir du moment où le négationnisme pur et simple n'apparaissait plus guère crédible au vu des témoignages accumulés. Le négationnisme et le révisionnisme sont complices : ils banalisent tous deux le nazisme, et les excès de la première attitude confortent la seconde.

PRÉSENTATION

Enfin, quand on s'interroge sur la nature du négationnisme, il est difficile de passer sous silence la théorie du complot. La plupart des spécialistes du négationnisme en conviennent, les deux relèvent d'une problématique commune, à tout le moins quand il est question de la Shoah. Tant la théorie du complot que le négationnisme opèrent par le biais de sophismes, mais la première sert de soubassement au second : la thèse déjà ancienne du complot juif mondial vient légitimer les soupçons émis à l'encontre de l'existence du génocide nazi et motive les agissements des négationnistes. Considéré dans la perspective de l'histoire de la modernité, le négationnisme apparaît comme une réactualisation de la théorie du complot. Le postulat que la réalité visible se double d'une part d'invisible où se dissimule le vrai pouvoir de décision, témoigne d'une résurgence de la pensée mythique au sein d'une société moderne largement désacralisée (c'est la théorie de Pierre-André Taguieff) ; d'autres interprètent le même phénomène comme un scepticisme vis-à-vis des prétentions de l'État-nation à stabiliser la réalité sociale (c'est le point de vue de Luc Boltanski). Quoi qu'il en soit, dans une société laïcisée, la théorie du complot apparaît comme une réponse aberrante et simpliste aux frustrations et aux doutes face à un monde globalisé et devenu peu transparent.

Quand, comment et où se développe le négationnisme ?

Se pose la question de l'histoire du négationnisme et de son extension géographique, mais aussi plus largement de la dynamique de son développement. Strictement parlant, le négationnisme est une démarche intellectuelle, une manière, certes spécieuse, de pratiquer l'histoire, mais on ne saisit vraiment la portée du phénomène qu'à condition de placer chacune de ses manifestations dans leur contexte historique, où elles viennent à chaque fois faire écho à une étape spécifique de la réception du génocide concerné, tout en s'inscrivant dans une configuration sociale, culturelle, médiatique précise qui contribue à les façonner. À titre d'exemple, rappelons quelques facteurs qui ont pu contribuer ces trente dernières années au négationnisme de la Shoah. Comme « L'affaire Faurisson » l'a bruyamment montré, à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, la presse « fabrique l'événement négationniste dans le même

temps qu'elle le dénonce», selon l'heureuse expression de Philippe Mesnard. Les négationnistes ont beau jeu de se poser en victimes face à l'historiographie dominante et sortent paradoxalement renforcés des efforts maladroits que l'on fait pour les faire taire : qu'on se rappelle les oukases contreproductifs de quelques historiens français prestigieux, entendant, face au danger négationniste, cadénasser la recherche historique sur des sujets sensibles. Tout au long des trente dernières années les négationnistes ont aussi réussi à mettre à leur profit l'intérêt grandissant pour la mémoire. Enfin, dans un contexte international et un environnement largement mondialisé, les thèses négationnistes ont trouvé un écho auprès de toutes sortes de groupuscules et partis qui les ont mobilisées au profit de leurs propres revendications. Que l'on pense aux militants noirs séparatistes afro-américains appartenant au *Nation of Islam* de Louis Farrakhan. Au gré des vicissitudes des conflits du Proche-Orient, des liens se tissent entre les négationnistes occidentaux et arabes anti-israéliens, voire antisémites, comme le prouve le succès du livre de Roger Garaudy sur *Les mythes fondateurs de la politique israélienne* (1995), édité au Caire. Ces réseaux négationnistes peuvent même inclure des États (qu'on se souvienne du président iranien Mahmoud Ahmadinejad, accueillant à Téhéran un colloque négationniste en 2006). Par la même occasion, on aura compris que la diffusion géographique du négationnisme est devenue mondiale : Allemagne, France, États-Unis...

Qui est négationniste ?

Cette question ouvre à une typologie des négationnistes et, au-delà, à une typologie de la négation elle-même. Si nous prenons acte du flou des frontières entre le négationnisme et le révisionnisme, signalé plus haut, et donc de la nécessité d'envisager un « continuum » (Valentina Pisanty) entre les deux phénomènes, la voie est ouverte à une typologie des acteurs avec, à chacune des catégories, sa négation spécifique. Par la même occasion, le champ d'attention s'élargit au-delà des Faurisson, Butz, et consorts – c'est-à-dire au-delà du « négationnisme des négationnistes », si l'on ose dire – pour envisager un négationnisme plus diffus.

Tout d'abord, ne perdons pas de vue qu'il existe un négationnisme propre aux acteurs du génocide eux-mêmes. Avant de nier leurs crimes après les avoir accomplis, ils les dissimulent parallèlement aux massacres. Durant la Shoah (mais d'autres génocides pour-

PRÉSENTATION

raient servir tout aussi bien d'exemple), les nazis font figure de premiers négationnistes, à la fois par la parole, en se servant d'un langage codé et d'euphémismes, que par leurs actes, travestissant leurs crimes au moyen de toutes sortes de ruses (reportages truqués dans les ghettos, effacement des preuves...). Le négationnisme propre aux acteurs du génocide se prolonge ensuite après les faits, comme le prouvent les procès successifs d'anciens nazis, à commencer par celui de Nuremberg.

Plus près de nous, et dans la continuité avec le nazisme, apparaissent les négationnistes de la mouvance de l'extrême droite, antisémite, désireux de priver l'existence d'Israël de toute légitimité. Certains se limitent à un négationnisme assez grossier, à fleur de peau, qui s'exprime spontanément et s'embarrasse peu d'arguments. D'autres, au contraire (précisément les Faurisson et consorts), se transforment en une sorte de « professionnels du négationnisme », se livrant corps et âme à leur cause fantasque, prétendant à l'occasion se convertir en experts, se drapant de respectabilité académique.

Pendant longtemps, ce sont ces derniers qui ont monopolisé l'attention. Or, depuis quelques années, la recherche a mis en évidence un négationnisme plus diffus et plus irréfléchi, qui n'est pas forcément lié à l'extrême droite ou à une autre appartenance idéologique radicale, mais se rattache plutôt à des motivations psychologiques diverses. On s'est intéressé au cas du négationnisme latent des descendants des acteurs du génocide nazi : dans certaines familles allemandes, le refoulement des crimes s'est fait parfois au bénéfice de la solidarité du groupe (voir les travaux de Katharina von Kellenbach) ; la honte et

la culpabilité ont pu entraîner un philo-sémitisme émotionnel, mais tout autant un ressentiment envers les Juifs, voire un déni systématique des faits historiques (travaux de Wolfgang Benz). En élargissant encore le spectre, on arrive à considérer ce qu'on pourrait appeler la *zone grise* du négationnisme. Deborah Lipstadt a théorisé ce qu'elle appelle le « soft-core denial », une négation plus détournée ou plus indirecte des faits de génocide, de la part de certains intellectuels, parfois respectables. Israel W. Charny a étudié l'« innocent denial » d'individus qui n'ont pas clairement conscience qu'ils participent à la négation du génocide, ni de la raison pour laquelle ils le font : ils nient les faits historiques par naïveté morale ou parce qu'ils n'imaginent pas l'être humain aussi mauvais que cela, ou encore parce qu'ils jugent qu'il est temps de tourner la page, et ainsi de suite.

Enfin, au-delà des individus, il faut envisager un dernier acteur négationniste, institutionnel, l'État, soit que ce dernier soutienne officiellement une thèse négationniste à propos d'un génocide perpétré ailleurs (comme l'Iran ou certains pays du Moyen-Orient par rapport à la Shoah), soit qu'il pratique le négationnisme à propos d'un génocide auquel il est impliqué lui-même (comme la Turquie avec le génocide arménien).

Comment procèdent les négalionnistes ?

On peut se demander ensuite comment les négationnistes procèdent pour nier la vérité historique. Compte tenu de la diversité des négateurs possibles et de leurs motivations dissemblables, la négation des crimes génocidaires implique une pluralité de manières de faire. Limitons-nous aux stratégies argumentatives et rhétoriques des négationnistes pleinement assumés. Comment lisent-ils les documents historiques pour faire dire à ces derniers ce qu'ils souhaitent précisément ? Contrevenant aux principes élémentaires de l'investigation scientifique, les négationnistes sélectionnent les documents en fonction de leurs propres a priori. Surtout, ils décontextualisent les données, ce qui leur permet de faire dire à une citation le contraire de ce qu'elle dit ou de décrédibiliser les affirmations des témoins. De manière générale existe une disproportion énorme entre l'inexactitude que pointent les négationnistes et les consé-

quences qu'ils en tirent. Toutefois, par la même occasion, ils n'en arrivent pas moins à semer le doute dans l'esprit du lecteur non spécialiste. Jacques Baynac et Nadine Fresco ont bien résumé les principes de cette approche : « Les "révisionnistes" (ils visent en réalité les négationnistes, mais ceux-ci se désignent souvent eux-mêmes comme de simples révisionnistes) nient la réalité qui les excède parce qu'elle excède leur théorie. Au lieu d'adapter leurs idées à la réalité, ils adaptent la réalité à leurs idées. » Convaincus que la vérité est acquise, les négationnistes sont imperméables aux objections qu'on leur apporte et continuent imperturbablement à défendre les mêmes thèses. En outre, convaincus que la Shoah est une imposture historique, ils n'assument jamais la responsabilité de le prouver concrètement. L'attachement à ce postulat indéracinable nous ramène à la théorie du complot, qui leur apparaît comme un a priori irréfutable, mais s'appuie en réalité sur des raisonnements sophistiques, dont voici les principaux, selon Antoine Vitkine : les faits avérés sont faux tandis que des détails anodins et des anecdotes acquièrent le caractère de preuve ; tout ce qui arrive a été causé par ceux susceptibles d'en bénéficier (*post hoc ergo propter hoc*) ; enfin, le hasard ne tient aucune place dans l'histoire ; tout est pensé et planifié quelque part.

Comment les négationnistes propagent-ils leurs idées et comment les combattre ?

Les négationnistes professionnels publient des livres et des revues, organisent des colloques et, à l'occasion, se font entendre dans la presse générale. Toutefois, la nouveauté de ces dernières années consiste évidemment dans leur utilisation d'internet, qui s'avère un moyen puissant et très rapide de diffusion de leurs idées, créant en outre une certaine perméabilité à l'égard de ces dernières.

Cette situation préoccupante soulève, de manière générale, le problème de savoir comment combattre efficacement les idées négationnistes. Par le passé, plusieurs pistes ont été suivies, avec des résultats partagés. La réponse juridique ne semble pas sans faille et continue à susciter le débat. En France, la loi Gayssot entend réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe, mais en spécifiant également que la contestation de l'existence de crimes contre l'humanité est un délit. Cette dernière

disposition a fait couler beaucoup d'encre, car certains y ont vu une limitation de la liberté d'expression. Les historiens, en particulier, ont mis en garde contre la confusion de l'histoire avec un objet juridique, voire avec un dogme ou une religion. La discussion a ressurgi à propos du génocide arménien. Au-delà des cas précis se pose le problème du statut des lois mémorielles en général. Outre la question de principe, l'efficacité des condamnations des négationnistes par la justice pose problème, car souvent ceux-ci en sortent renforcés.

Quoi que l'on pense des solutions juridiques, il est indispensable de répondre aux négationnistes sur le plan intellectuel et scientifique, en décortiquant leurs pseudo-arguments et en élucidant le contexte où leurs idées se développent. Au-delà de cette réponse ciblée, le combat contre le négationnisme peut être mené par la promotion de la recherche scientifique par les pouvoirs publics, comme l'a souligné Vincent Duclert. Cependant, toutes ces connaissances doivent être mises à profit pour les jeunes et le public non averti, qui risque d'être désorienté par les idées négationnistes foisonnant sans contrôle sur internet. La réponse par la pédagogie (notamment le « monitoring » de sites négationnistes) s'impose.

mand, moins connu que celui d'autres pays. Elle s'attarde sur la riposte juridique au négationnisme et aux controverses à ce sujet. Après avoir défini les éléments constitutifs du négationnisme de la Shoah, elle passe ensuite systématiquement en revue les différentes stratégies utilisées par les négationnistes.

Par le biais d'un compte rendu d'une récente « journée d'étude consacrée aux génocides face au négationnisme et au révisionnisme », organisée par la Cellule Démocratie ou barbarie de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Baudouin Massart propose un tour d'horizon actualisé de ces phénomènes. Il rappelle les étapes principales de la négation de la Shoah et des autres principaux négationnismes, avant d'aborder la question des moyens dont on dispose aujourd'hui pour les combattre, de même que les difficultés que soulève l'entreprise.

Ce dossier entend apporter sa contribution à cette tâche considérable. Les six articles qui le constituent rappellent opportunément l'arsenal des argumentations spécieuses propres au négationnisme, tout en mettant en évidence la diversité tant intrinsèque qu'historique du phénomène, allant du révisionnisme de l'immédiat après-guerre au négationnisme impliqué dans le génocide des Tutsi au Rwanda, en passant par les mutations et les développements les plus récents du négationnisme de la Shoah au 21^e siècle. Par la même occasion, les auteurs proposent des pistes sur la meilleure manière de combattre les négationnistes.

L'article d'Aline Sax introduit le danger négationniste par un aperçu synthétique. Elle rappelle brièvement l'émergence historique du phénomène, en focalisant en particulier son attention sur le négationnisme belge et fla-

L'article de Sila Cehreli nous plonge dans l'Allemagne de l'après-guerre, au moment des premiers procès des criminels nazis, et illustre, à travers deux études de cas, les stratégies de disculpation mises en œuvre par ces derniers. Il s'agit ici moins de phénomènes de négationnisme au sens strict que de révisionnisme, au sens où les intéressés n'ont pas nié la politique génocidaire en tant que telle, mais présenté une version falsifiée de l'action des nazis relative au génocide des Juifs durant leur occupation en Pologne, dans leur effort de se dégager de toute responsabilité dans le génocide. Si l'opacité de l'appareil administratif nazi hautement complexe a pu jouer un moment en leur faveur et donner quelque crédibilité à leurs mensonges, ceux-ci ont bientôt été évidents à la lumière de plusieurs témoignages, amenant les suspects à se dénoncer eux-mêmes. Outre le fait que la contri-

PRÉSENTATION

bution de Cehreli éclaire utilement les différentes chaînes de commandement du pouvoir nazi, elle permet de mieux comprendre la distinction entre le négationnisme et le révisionnisme.

Les contributions de Valérie Igounet et de Valentina Pisanty situent les démarches des négationnistes dans leur contexte historique spécifique, en ciblant notamment quelques moments forts du négationnisme français. L'une et l'autre montrent que les négationnistes ont profité à leur façon de l'intérêt croissant pour la Shoah et des débats toujours plus importants sur la mémoire. L'intérêt de l'article de Valérie Igounet, spécialiste du négationnisme français et auteure d'une biographie de Robert Faurisson, est au moins double. En rappelant le parcours du négationniste Robert Faurisson, professeur de littérature française, depuis le début des années soixante, et en détaillant ses procédés d'analyse de textes, elle met tout d'abord en évidence la continuité et la cohérence d'une même démarche intellectuelle spécieuse, quel que soit son domaine d'application : qu'il s'attaque à un poème de Rimbaud ou qu'il interprète des textes relatifs au génocide des Juifs, Faurisson s'avère à chaque fois un manipulateur de textes réitérant les mêmes sophismes et les mêmes travers de lecture. Ensuite, Igounet éclaire, au-delà du seul cas Faurisson, deux moments historiques spécifiques du négationnisme : celui des années 1980-1990, où le négationnisme, d'une part, et l'authentique recherche historique et l'intérêt pour la mémoire de la Shoah, d'autre part, réagissent l'un à l'autre ; puis le négationnisme du 21^e siècle qui s'inscrit dans le courant islamiste radical.

Valentina Pisanty, spécialiste de sémiotique et auteure de plusieurs

ouvrages sur le négationnisme, évoque elle aussi le contexte culturel et médiatique de la fin des années soixante-dix et des années quatre-vingt, en insistant encore davantage sur la manière dont les négationnistes ont réussi à mettre à profit les polémiques sur la mémoire de cette époque. Elle revient notamment sur les débats suscités par la diffusion, d'abord aux États-Unis et ensuite en Europe, de la série télévisée *Holocaust*, puis sur la présence médiatique du négationnisme en France, à la fin des années soixante-dix. Elle montre que les négationnistes profitent de toute tentative d'interdiction de parole pour monter au créneau. Mais son apport théorique réside surtout dans le fait qu'elle met en évidence que le geste de la négation doit être étudié dans ses rapports complexes avec deux autres démarches, la banalisation et la sacralisation des événements génocidaires et traumatisants. Ces tensions vont surtout se manifester avec la mise en valeur progressive de la mémoire d'autres génocides, ce qui a conduit au phénomène déplorable d'une « concurrence des victimes ». Comme l'explique bien Pisanty, les négationnistes arrivent à tirer profit de ce phénomène conflictuel. En passant, l'auteure offre aussi des aperçus intéressants sur la spécificité du négationnisme d'État.

La contribution de Marie et Jacques Fierens revient sur le génocide des Tutsi au Rwanda, et se présente comme un vibrant plaidoyer pour les victimes pour que justice leur soit rendue. Mais par la même occasion, les auteurs rappellent quelques-unes des difficultés de l'entreprise. C'est dans ce contexte qu'ils insistent sur la posture négationniste, dont ils éclairent plusieurs variantes. Ils rappellent que le négationnisme a d'abord été celui

des auteurs du génocide, parallèle aux actes. Ils insistent aussi sur le rôle des instances internationales, institutions et États, qui n'ont pas évalué les faits à leur juste mesure ; enfin, ils pointent le rôle ambigu des médias occidentaux. Émerge ainsi un « négationnisme à bas bruit, quasi involontaire », préparant la « négation préméditée » des acteurs du génocide eux-mêmes. Un des mérites de cet article consiste donc à élargir le

spectre du négationnisme dans le sens que nous avons indiqué plus haut. Mais les auteurs insistent opportunément sur le contexte rwandais, indispensable à prendre en compte lorsque l'on veut comprendre le développement du discours négationniste. Enfin, l'article rouvre le débat sur l'importance de la justice dans le traitement du négationnisme des génocides. ■

Daniel Acke

BIBLIOGRAPHIE

- Baynac, Jacques et Nadine, Fresco, « Comment s'en débarrasser ? », *Le Monde*, 18 juin 1987.
- Benz, Wolfgang (1994) : « Auschwitz and the Germans: The remembrance of the genocide », *Holocaust and Genocide Studies*, (8) 1, p. 94-106.
- Boltanski, Luc (2012) : *Énigmes et complots : Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard.
- Charny, Israel W. (April-June 2000) : « Innocent denials of known genocides : A further contribution to a psychology of denial of genocide », *Human Rights Review*, volume 1, Issue 3, p. 15-39.
- Charny, Israel W. (July 17, 2001) : « The Psychological Satisfaction of Denials of the Holocaust or Other Genocides by Non-extremists or Bigots, and even by Known Scholars », *Idea*, vol. 6, n° 1, <http://www.ideajournal.com/articles.php?id=27>, consulté le 21 février 2016.
- « Génocide des Tutsi du Rwanda : Un négationnisme français ? » (2014) : *Cités* n° 57, dossier présenté par Charlotte Lacoste.
- Duclert, Vincent, « Le génocide arménien », Propos recueillis par Jérôme Gautheret, *Le Monde.fr*, 29 décembre 2011, <http://www.imprescriptible.fr/pedagogie/vincent-duclert.htm>, consulté le 21 février 2016.
- Igounet, Valérie (2000) : *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil.
- Igounet, Valérie (2012) : *Robert Faurisson. Portrait d'un négationniste*, Paris, Denoël.
- Mesnard, Philippe (2000) : *Consciences de la Shoah. Critique des discours et des représentations*, Paris, Kimé.
- Paul, Jonny, « Holocaust scholar [Deborah Lipstadt] warns of new 'soft core' denial », *The Jerusalem Post*, February 6, 2007.
- Pisanty, Valentina, « I negazionismi », in *Storia della Shoah. La crisi dell'Europa, lo sterminio degli ebrei e la memoria del XX secolo*, a cura di Martina Cattaruzza, Marcello Flores, Simon Levis Sullam, Enzo Traverso, vol. II. *La memoria del XX secolo*, Torino, UTET, p. 331-353.
- Pisanty, Valentina (2012) : *Abusi di memoria. Negare, banalizzare, sacralizzare la Shoah*, Milano/Torino, Bruno Mondadori.
- Taguieff, Pierre-André (2005) : *La foire des illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Mille et Une Nuits.
- Vitkine, Antoine (2005) : *Les nouveaux imposteurs*, Paris, La Martinière.
- Von Kellenbach, Katharina (Fall 2003) : « Vanishing Acts: Perpetrators in Postwar Germany », *Holocaust Genocide Studies*, vol. 17, Number 2, p. 305-329.